



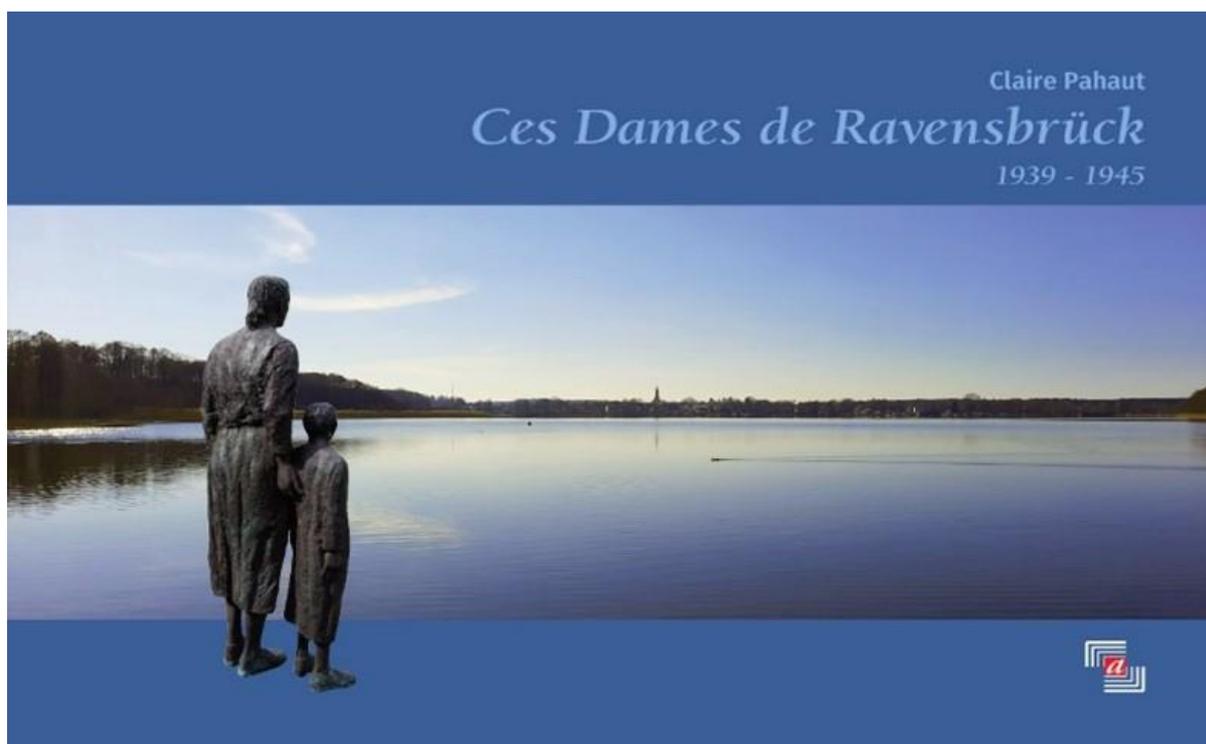
Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 – 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

## *Ces Dames de Ravensbrück.* Entretien avec Claire Pahaut

**Agnès Graceffa**  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

*Mai 2025*

Professeure d'histoire dans le secondaire puis chargée de mission à la coordination pédagogique Démocratie ou Barbarie, Claire Pahaut œuvre depuis plus de trente ans à la mémoire de la déportation. Dans le cadre de projets pédagogiques, elle organise durant plusieurs années des voyages d'études avec des jeunes dans des camps de concentration et centres d'extermination et publie dès 1996 avec ses élèves du Collège Saint-Louis de Waremme, l'ouvrage *Dora, le camp du silence*. Un livre et deux essais suivront, tous consacrés à des femmes résistantes durant la Seconde Guerre mondiale. D'abord *Une voix, une femme* en 2000, en écho au voyage de 1999 et qui donne la parole aux diverses générations du groupe ; puis deux essais biographiques, le premier qui rappelle l'engagement et le parcours de l'agent de renseignement et d'action *Nina Erauw. Je suis une femme libre (1917-2008)* en 2009 ; et le second intitulé *Je vous le dis, j'aime la vie* en 2013, écrit en collaboration avec Amanda Stassart (1923-2013), Résistante membre du réseau Comète. Un point commun unit leurs expériences. C'est leur séjour au camp de concentration et centre d'extermination de Ravensbrück. Claire Pahaut se lance alors, avec l'aide des Archives de l'État, dans un projet magistral : identifier et lister l'ensemble des femmes qui, arrêtées en Belgique, furent déportées dans ce camp, auxquelles s'ajoutent celles qui rejoignirent notre pays après-guerre. Une base de données en ligne et un ouvrage (*Ces Dames de Ravensbrück*, Bruxelles 2024) mettent désormais à la portée de toutes et tous ces informations essentielles. Nous l'avons rencontrée en juin 2024.



**Chère Claire, pouvez-vous nous rappeler les éléments de votre parcours qui vous ont amenées à l'écriture de ce livre.**

Peu de choses dans ma vie ont été préparées. Je n'ai jamais dit non à ce que la vie me proposait d'inattendu. En 1995, c'est le cinquantième anniversaire de la libération des camps nazis. Le Groupe Mémoire composé des présidents des amicales de camps de déportation raciale et politique, à l'initiative d'Arthur Haulot et de Paul Halter, demande au Gouvernement, de promouvoir dans les écoles, par l'intermédiaire de la Fondation Roi Baudouin et du corps enseignant, des approches multiples de la Seconde Guerre mondiale. Dans l'enseignement, peu de professeurs y étaient formés. Des appels à projets leur sont proposés. Pour les sélectionner et les évaluer, il apparaît rapidement qu'une nouvelle instance doit être créée : la cellule pédagogique Démocratie ou Barbarie. En 2000, j'y suis détachée, en remplacement de Maxime Steinberg.

**Vous aviez vous-même déjà une expérience pédagogique de la transmission de cette mémoire ?**

Tout a commencé par la visite, dans mon école de Waremme, de deux volontaires de guerre du 6<sup>e</sup> Bataillon de Fusilier : ils avaient accepté de venir parler aux élèves de leur engagement et de leur expérience de combattants durant la campagne de 1944-1945 et notamment de la libération du camp de Dora-Mittelbau, dans le Harz, en Thuringe. Ils avaient dit au directeur avoir besoin de deux heures et j'étais disponible. En fait, pendant un an, ils sont venus un jour par semaine, chaque lundi. Pour les élèves, c'était quelque chose que personne n'avait vécu dans l'école. Interviewer, écouter parler, il fallait tout organiser, l'enregistrement, la transcription, la sélection des photos. Les élèves n'avaient que 15, 16 ans et leur enthousiasme était énorme.

**C'était donc votre première expérience directe, si l'on peut dire, de la Seconde Guerre mondiale ?**

Mon père, officier-polytechnicien de l'ERM, part au Congo comme ingénieur en 1928 et fait une carrière de trente ans aux Travaux publics. Maman le rejoint au Kivu en 1939. Parmi mes sept frères et sœurs, quatre sont nés au Congo, dont moi.

Je fais partie de la dernière génération de Belges qui a quitté le Congo en 1960, au moment de l'Indépendance. J'étudie l'histoire à l'UCL, section histoire contemporaine, et deviens professeur dans le secondaire. La matière qui m'est confiée au Collège Saint-Louis de Waremme est l'Antiquité classique. L'irruption de la Seconde Guerre mondiale dans ma carrière et dans ma vie s'est donc faite de manière totalement fortuite. Avec les élèves, nous avons tout appris ensemble !

## **Comment est venue l'idée de travailler sur les camps ?**

En 1995, avec les élèves, nous prenons conscience de l'anniversaire de la libération des camps ; d'où la question : « Qu'est-ce qu'on va faire ? » Les jeunes recueillent les témoignages des volontaires de guerre. Ils font quelques recherches et se rendent compte que rien ou peu n'a été écrit sur le camp de Dora. À la fin de la guerre, les grandes puissances, les USA, l'URSS et la France, se précipitent devant l'usine souterraine et se disputent les cerveaux scientifiques de l'équipe de Von Braun. L'usine de Dora-Mittelbau fabriquait les pièces des fusées volantes, les V2. Chacun des Grands se partage le « butin de guerre » et impose pour cinquante ans, un silence international et le secret de fabrication de la fusée V2. La curiosité des jeunes est aiguisée. Le projet sera d'écrire sur cette libération. On commence par les petites recherches dans les dictionnaires et les encyclopédies. Nous convenons du titre : *Dora, le camp du silence*. Nous cherchons des témoins directs ; le concierge de l'Athénée, Albert Leburton, est un ancien déporté de Dora. Tous les lundis après-midi, il nous accompagne dans l'écoute des témoignages et surtout lorsque nous nous rendons sur place, à Dora. La Fondation Roi Baudouin nous avait octroyé un financement pour le matériel et le voyage, mais pour trouver un éditeur, il fallait se faire connaître et reconnaître. Le 8 mai, un rassemblement de toutes les écoles participantes au projet de la Fondation Roi Baudouin est organisé à Forest National en présence du Roi, par le Groupe Mémoire. Une ambiance incroyable. Nous y présentons notre projet. Les anciens nous parlent du cimetière militaire américain de Neuville en Condroz où certaines tombes portent la mention « Connu de Dieu seul ». Les élèves font la démarche d'en adopter une, de la fleurir lors de la cérémonie de commémoration du mois de juin ; et la CBS, télévision commerciale américaine, en fait un reportage. Quelques mois plus tard, une invitation leur arrive des États-Unis. Des familles de vétérans de la Bataille des Ardennes les attendent à Springfield en Illinois. Nous y partons environ 15 jours à la Toussaint 1996. Pour les élèves et pour moi, c'était vraiment une expérience inoubliable.

## **Et de Dora, comment êtes-vous amenée à vous intéresser à Ravensbrück et spécifiquement aux femmes ?**

Les deux éditions du livre *Dora, le camp du silence*, me permettraient durant les grandes vacances cette fois de financer d'autres projets et avec de nouveaux élèves. J'établis alors des liens avec un professeur allemand de Clausthal-Zellerfeld, Joachim Neander ; un professeur belge d'Ettelbrück au Grand-Duché du Luxembourg, Bernadette Denblijden ; Jacqueline Abel professeur à Namur et Yves Fouquet de Ronse. Durant les cinq années suivantes, nous décidons de nous rendre à nouveau sur place, dans d'autres camps ; au départ autour de Dora, puis à Auschwitz. Chaque année, un nouveau projet était initié, je faisais passer une annonce dans *La Libre Belgique* et les étudiants intéressés postulaient par lettre de motivation. Certaines années, la visite de camp était remplacée par un *workcamp* : débroussailler les fondations de la prison d'un camp par exemple, et c'était l'occasion de rencontrer d'anciens détenus venus en visite qui partageaient alors leurs souvenirs, y compris les plus terribles. Il y avait des rencontres avec de jeunes Allemands sur place. Et le dernier de ces voyages nous a menés à Ravensbrück. C'était en 1999.

## **De la prise de conscience des particularités de chacun des camps visités et de Ravensbrück en particulier, comment en êtes-vous venue au projet d'un répertoire de toutes les déportées belges de ce camp ?**

Au moment de ma retraite, je décide de continuer mon action bénévolement auprès du Service des Victimes de Guerre. Je suis accueillie les bras ouverts. Notez qu'à ce moment-là il y avait environ dix historiens et qu'ils ne sont, aujourd'hui, plus que deux. J'apprends qu'une recherche systématique sur les prisonnières belges n'a pas encore été faite. C'est par là qu'il faut commencer. Ce que je fais. Je mets plusieurs années à dresser une liste en rassemblant des listes existantes, le répertoire qu'a établi Nina Erauw ; celle de l'Amicale des anciens et anciennes déportées de Ravensbrück et d'autres. Le temps s'écoule, je rencontre des familles et reçois différents lots d'archives. Bref tout cela s'organise autour des 2 250 prisonnières qui figurent dans la liste. Ce chiffre est, sans doute, correct. Mais il est certain qu'il demeure des décès non répertoriés, et parmi ceux-ci, combien de femmes sont assassinées d'une balle dans la nuque et abandonnées dans les fossés, lors des Marches de la mort ? Trop âgées, enceintes, épuisées.

### **Le travail n'est donc pas forcément terminé, la liste n'est pas encore exhaustive donc.**

Pour moi, le livre est un appel, un appel à continuer. Je travaille aussi, ponctuellement, pour la *Nouvelle Biographie Nationale* de l'Académie Royale de Belgique. J'ai également assuré la rédaction de certaines fiches pour le site du Cegesoma, « Belgium WW II » ; la Fondation Auschwitz m'a aussi interpellée ; des articles consultables en ligne. Et cela m'a amenée à confirmer des informations contenues dans le livre, comme à propos de Nelly Mousset-Vos à laquelle un des portraits du livre est dédié : elle est arrêtée à Paris en mission de résistance, elle passe à Saint-Gilles, et puis commence un périple dans quelques prisons et deux camps successifs : Elle arrive à Ravensbrück le 1<sup>er</sup> décembre 1944 et, au début du printemps, est transférée en convoi à Mauthausen, un camp d'hommes. Les conditions de vie sont telles qu'à la fin mars 1945, les dames sont quasi toutes contaminées par le typhus. Nelly est sélectionnée pour le commando de déblayage des voies ferrées, bombardées par l'armée russe à Amstetten, près de Mauthausen, une mission particulièrement dure. Au camp, les déportées sont cantonnées au pied des escaliers, et leur unique accès à l'eau est un maigre ruisseau formé des eaux d'évacuation des maisons SS, situées à hauteur du camp. En deux trois jours, elles ont toutes le typhus. La maladie se traduit par des douleurs intestinales aiguës, et des fièvres hallucinatoires. Ce dont témoigne Nelly Mousset-Vos.

**C'est bien sûr l'émotion qui envahit à la lecture de tels récits, mais au-delà de celle-ci, ce sont des faits, une cohorte de renseignements et d'informations précises et documentées que vous offrez ~~ici~~ au public, par votre travail. Vous employez d'ailleurs l'expression « entre histoire et mémoire ». C'était bien votre projet ?**

Oui, la dimension pédagogique est pour moi essentielle et je ne voulais pas que l'ouvrage soit uniquement un livre d'histoire scientifique, réservé aux spécialistes. Mon souhait est qu'il soit lu par des élèves de cinquième et sixième secondaire et en bachelier. Je me suis efforcée

qu'ils et elles puissent se représenter ce qu'a pu être le parcours de ces femmes, et d'abord ce que c'était qu'être une femme dans l'univers concentrationnaire. Est-ce différent d'un homme ? Dans ce camp de Ravensbrück, camp de femmes, ce sont des hommes qui dirigent, les SS, et qui font régner l'ordre. Les Allemandes employées comme gardiennes ne sont que des auxiliaires, souvent des droits communs. Les SS sont les maîtres du régime disciplinaire, même s'ils ont tous tenté de le nier durant les procès. Je renvoie ici au chapitre II du livre « Ravensbrück en justice », consacré à cette question.

La sélection des portraits s'est faite par le hasard de mes rencontres. Certains sont connus, comme celui de la petite Stella Kugelmann Nikiforova cachée dans la baraque des Belges. C'est le seul parcours bien documenté d'une enfant déportée et dont la maman est décédée au camp. D'autres portraits sont douloureux, car les traumatismes de la déportation ont parfois totalement empêché la reconstruction après-guerre : c'est le cas d'Hélène Berkowitsch dont le portrait est dressé par son fils.

**Cette dimension du corps des femmes et des spécificités de la maternité, des avortements et stérilisations chez les prisonnières politiques, reste encore largement passée sous silence dans l'historiographie. Les témoignages directs contiennent pourtant des informations, un des plus récents sur le sujet étant celui de Marcelline Loridan-Yvens. Beaucoup se trouvent déjà en filigrane dans le fameux *Ravensbrück* de Germaine Tillion, publié en 1973. Mais le tabou demeure. Même les publications ou expositions dédiées aux femmes résistantes, qui se multiplient actuellement, sont le plus souvent muettes sur la question. Dans votre livre au contraire, vous avez à cœur de dire ce que vous savez et de mettre en avant ce sujet.**

Il faut rappeler que Germaine Tillion, lorsqu'elle arrive à Ravensbrück, est déjà ethnologue. Elle ne connaît pas encore les limites du « Mal », mais elle le sent présent. Elle convient avec ses amies françaises déportées de ne pas faire partie des commandos de travail. Elle assurerait la mise par écrit des informations que chacune lui apporterait quotidiennement, et ce, sur n'importe quel support d'écriture. Il fallait pouvoir survivre, s'en souvenir, l'écrire. Ce travail de mémoire et d'histoire, elle l'a continué dès leur retour en France.

Ce souci de mémoire n'a pas été mené par « nos » déportées. De retour en Belgique, l'Amicale s'est surtout souciée de l'aide à apporter à leurs compagnes les plus marquées par le camp : aide financière, soutien psychologique, prise en charge de frais médicaux... Il y avait un impératif de survie.

Elles auraient voulu aussi médiatiser le peu d'écoute qu'elles ont rencontré aux deux procès de Hambourg et Rastatt où elles furent convoquées, à deux – seulement –, comme témoins, après la guerre. L'une d'elles n'est même pas auditionnée. Cette carence a entraîné une importante perte d'information.

Le deuxième volet de votre question porte plus intimement sur la spécificité d'un camp de femmes. Elles me sont apparues dans leur humanité. Et je les savais dans « l'inhumanité ». Il me fallait dire la vérité. En écoutant leurs témoignages, la réalité de leur intimité m'est apparue. Ce sujet s'est imposé à moi. C'est en tant que femme que je suis rentrée dans un camp de femmes.

Un aspect tout particulier fait vibrer l'être de la femme en déportation. Ne serait-ce pas la maternité ? Le drame de toutes les guerres, le souvenir des derniers moments de tendresse, l'angoisse après un viol. Rien n'épargne la femme. Elle est seule et ne sait pas son destin. À Ravensbrück, on ne parle pas. Mais il est connu que des médecins au *Revier*, cherchent à se spécialiser sur le corps de femmes enceintes. Elles savent donc aussi le non-droit à la vie des bébés, de leur bébé. En été 1944, ces bébés acquièrent tout au plus, le droit à une « survie ». Un règlement plus souple pour l'enfant. Mais dès le premier jour d'une grossesse reconnue, la peur et l'angoisse assombrissent, affolent la future maman ; jusqu'au bout, jusqu'au temps appelé « naissance ». En fait, peu de nouveau-nés ont survécu au camp. Et les mamans, elles ont très peu parlé.

Alors s'il me reste des regrets, c'est de ne pas avoir pu rédiger davantage de portraits. Ce travail est un appel. Il reste de nombreux documents dans les familles de descendants. Il est important de faciliter les dépôts, de proposer un accompagnement de création et d'écriture.



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

*Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.*

*À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.*

*Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.*